

Hollywood raconté par ses actrices

Les festivals de Bologne et de La Rochelle rendent hommage à deux stars américaines disparues, Katharine Hepburn et Barbara Stanwyck

CINÉMA
BOLOGNE (ITALIE)

Le cinéma de répertoire est un secteur dynamique, comme le prouvent chaque année Il Cinema ritrovato à Bologne (Italie) et le Festival La Rochelle Cinéma (FEMA), fests de classiques qui ont coutume de lancer, à la charnière de juin et de juillet, la saison estivale en rassemblant un public nombreux. Ici ou là, ce n'est pas exactement la même ambiance : dédale brûlant de briques rouges pour le premier, dont la 39^e édition s'achèvera le 29 juin ; villégiature portuaire et sentiment océanique pour le second, qui prend le relais jusqu'au 5 juillet pour son 53^e tour de piste.

Si Bologne émane de la Cineteca locale et s'adosse à un laboratoire de renom (L'Immagine ritrovata), La Rochelle défend une programmation cinéphile mêlant le présent et le passé, les deux brillant communément par la variété de leurs rétrospectives.

Cette année, les manifestations, qui se chevauchent le temps d'un week-end, ont en commun de rendre hommage à deux actrices américaines majeures : Katharine Hepburn (1907-2003) et Barbara Stanwyck (1907-1990), que cette heureuse conjecture invite à mettre en miroir. De la même génération, ces deux stars ont traversé le XX^e siècle hollywoodien depuis les débuts du parlant, et même survécu au système des studios en se recyclant à la télévision, au fil de carrières pluridécennales.

Tempo époustouflant

Bien que de personnalités et de styles très différents, elles furent toutes deux des comédiennes de caractère, développant toute une gamme d'héroïnes à poigne, excentriques, combatives et sophistiquées. Dans un système aussi rodé et rationalisé qu'Hollywood, les plus grandes accomplissent davantage qu'un personnage : une œuvre à travers leurs rôles, où se dessine une politique d'incarnation. Ce fut le cas pour Hepburn et Stanwyck, qui ont, chacune à sa manière, redéfini la féminité à l'écran, en élargissant son champ d'action, bousculant les stéréotypes.

A Bologne revenait donc de célébrer la première, avec la rétrospective «Katharine Hepburn. Féministe, acrobate et amoureuse», organisée par Molly Haskell, en huit films et un documentaire. Is-

Hepburn et Stanwyck ont, chacune à sa manière, redéfini la féminité, en élargissant son champ d'action, bousculant les stéréotypes

sue de la haute bourgeoisie de la Côte est, passée par le théâtre de répertoire, Hepburn est repérée à Hollywood pour son androgynie longiligne et son élégance d'élocution très *high society*, à l'euro-péenne. Dès les années 1930, elle s'impose comme un modèle de jeune fille indépendante et ambitieuse. Dans *La Phalène d'argent* (1933), de Dorothy Arzner, l'une des rares réalisatrices de l'époque, elle joue une jeune aviatrice, grimpant lestement la carlingue pour rejoindre le cockpit, qui entretient une liaison avec un homme marié. Lors d'un bal, elle porte un étrange costume de papillon pailleté, la parant d'allures queers avant l'heure.

Son réalisateur de prédilection, George Cukor, le premier à l'avoir filmée, avait été saisi par «cette étrange créature qui ne ressemblait à personne d'autre», déjà au-delà des genres traditionnels. Dans *Sylvia Scarlett* (1935), le plus beau film qu'ils aient tourné ensemble, elle joue un garçon manqué en cavale, portant les cheveux courts, apparaissant en pantalon et cravate. Son visage en pointe et sa silhouette grêle résistent au vaporeux du glamour hollywoodien.

Mais Hepburn, c'est surtout une sorte de locomotive lancée à toute allure, liée à la vitesse de son débit mitraillé, une façon de débouler dans le plan pour mener la cadence. Dans *L'Impossible Monsieur Bébé* (1938), paragon de la comédie loufoque signé Howard Hawks, son tempo est époustouflant. Elle y joue une Miss Catastrophe qui détourne son partenaire Cary Grant, pour l'entraîner dans une avalanche de tribulations burlesques, en quête d'un léopard évadé. Dans *Vacances* (1938), de Cukor, elle sauve encore une fois Cary Grant d'un mauvais mariage, en renchérisant moins sur le désir que sur

Katherine Hepburn dans «Sylvia Scarlett» (1935), de George Cukor. PHOTO12/AFP

l'enfance et l'amusement : leur amour se scelle ici par une cabriole de cirque.

Son abattage martial, sa tendance à la dérision placent souvent l'actrice au-dessus de l'action. Hepburn, qui ne cherchait pas à rendre ses personnages sympathiques, mais en faisait des monstres de volonté, a longtemps été cataloguée «intellectuelle», accusée de faire fuir le public. Plus tard dans sa carrière, elle a su se le réconcilier en s'installant dans des rôles de vieille fille, missionnaire dans *African Queen* (1951, John Huston), ou touriste dans *Vacances à Venise* (1955, David Lean).

Le Festival de La Rochelle lui oppose, en huit films également, une Barbara Stanwyck qui a déployé une même puissance d'incarnation, par des voies moins aristocratiques, plus plébéiennes. Née pauvre, élevée en famille d'accueil, Stanwyck passe aussi par les planches, non les scènes distinguées de Broadway, mais le cabaret et le music-hall. Ces débuts obscurs trouveront un reflet dans certains de ses plus grands rôles, telle la showgirl à frange et paillettes de *Boule de feu* (1941, Howard Hawks, sorti en France en 1948), planquée dans une pension de vieux scientifiques retraités, et leur redonnant vie par son allant et ses numéros endiablés.

Yeux sombres et percants

Les traits de Stanwyck échappent aux symétries hollywoodiennes : ses pommettes hautes, yeux sombres et percants, bouche proche du rictus bannissent les minauderies pour la franchise abrupte. Dans *L'Ange blanc* (1931, William A. Wellman), on la retrouve en infirmière au chevet de l'Amérique corrompue de la Prohibition, qui n'hésite pas à jouer du poing. Le film noir lui tend les bras avec *Assurance sur la mort* (1944, Billy Wilder), mais elle dépasse l'archétype de la femme fatale par la plasticité d'une figure obsédante - frange et bracelet de cheville scintillant.

Derrière la verve et le répondant, se cache souvent la bonne fille, la provinciale aux rêves trop grands, amenés à se briser, à travers laquelle Stanwyck trouvait une complexité, une note cruelle. Dans *Désir de femme* (1953), de Douglas Sirk, elle est cette showgirl repentie tentée de revenir au sein de sa famille, dans un petit bourg dévoré par le conformisme. Son plus beau rôle reste sans doute *Stella Dallas* (1937, King Vidor), qui lui valut sa première nomination aux Oscars. Fille



d'ouvriers, Stella se fraye par un beau mariage une place dans la classe moyenne, mais restera toute sa vie «déplacée» (*inconvenient*, est-il dit en anglais), faisant honte à sa fille par son mauvais goût et ses tenues froufroutées.

A la fin, Stella est exclue du tableau familial, qu'elle observe par

la fenêtre comme une simple passante ou une spectatrice anonyme. C'est à cela qu'on reconnaît en Stanwyck une immense actrice : il ne suffit pas pour elle de tendre un reflet au spectateur, mais de lui construire une place, réduisant ainsi la distance entre le rôle et la vie, jusqu'à les faire

coïncider. Et c'est alors son image qui pleure avec nous. ■

MATHIEU MACHERET

Festival Il Cinema ritrovato, à Bologne (Italie). Jusqu'au 29 juin.

Festival La Rochelle Cinéma, à La Rochelle. Jusqu'au 5 juillet.

RÉGION SUD
PROVINCE ALPES
CÔTE D'AZUR
**CHORÉ-
GIES 2025**
D'OR-
ANGE

**LA FORZA
DEL
DESTINO**
VERDI
version concert

Coproduction avec le Festival d'Aix-en-Provence

THÉÂTRE ANTIQUE D'ORANGE
DIMANCHE 20 JUILLET



RÉSERVATIONS
TEL. 04 90 34 24 24
WWW.CHOREGIES.FR

